

en mesure d'attribuer à ce simple mot "groupe" le sens de l'immense formation et des nombreuses autres formations composées de dix mille hommes et d'avions d'une valeur de plusieurs millions de dollars dispersés sur des centaines de milles carrés du sol anglais et qui transportaient jusqu'à la moitié des bombes anglaises déversées en territoire ennemi?

Ces exemples de la contribution du Canada à la victoire sautaient aux yeux des hommes qui servaient outre-mer, mais que connaissait, à ce sujet, la population canadienne? D'autre part, nos militaires sur les théâtres de guerre se rendaient-ils compte de l'effort de guerre de la population civile? Satisfaits des envois d'hommes et de matériel dont ils étaient témoins et s'en tenant aux preuves qu'ils avaient sous les yeux, ces hommes pouvaient-ils apprécier à leur juste valeur l'effort de guerre des civils, la direction financière de la guerre et l'excellente façon dont notre pays a su parer aux dangers de l'inflation? Jusqu'à quel point pouvaient-ils comprendre les difficultés que durent essayer ceux qu'on avait chargés de remplir les commandes d'approvisionnement et de matériel? Ces difficultés ont dû les déconcerter tout comme l'a fait l'ordre de chasser l'ennemi de Brest et de Lorient; des instructions de ce genre furent données à nos troupes au début de la guerre aérienne ou plus tard, à l'armée, j'imagine, lors de l'incursion de Dieppe.

En passant, les services ministériels offrent tous les moyens nécessaires pour permettre de dresser ce qu'on pourrait appeler les statistiques de la présente guerre: le nombre des braves qui se sont enrôlés volontairement et le nombre de ceux qui ne sont pas revenus. Il y aura aussi les statistiques relatives aux vivres et aux munitions que nous avons produits, ainsi que le nombre des heures de travail consacrées à notre effort de guerre en vue d'assurer la victoire. Mais il ne saurait y avoir de statistiques sur les choses intangibles qui ont contribué à la victoire. Par "choses intangibles", je veux dire les sacrifices consentis par les hommes et femmes qui se sont séparés aux premiers jours douteux du conflit; j'entends par là le sacrifice qu'a consenti l'homme qui a dû quitter un emploi intéressant pour s'enrôler. A ce moment-là, les hommes s'étaient empressés de jeter par-dessus bord une situation heureuse afin de servir une cause dans laquelle ils voyaient un exemple de cet esprit canadien, trop facilement méconnu aujourd'hui, alors qu'on entend dire, comme si l'ambition et non l'idéalisme avait motivé pareil geste: "Oh, il s'est bien tiré d'affaires dans l'armée ou dans l'usine de guerre, mais il devra travailler pour un salaire moindre maintenant que la guerre est terminée".

[M. Benidickson.]

Je me suis éloigné de mon sujet. Je voulais montrer que nul d'entre nous ne peut encore saisir l'étendue de l'effort de guerre du Canada. Personne, j'ose croire, ne niera qu'au sortir de ce grand conflit, notre pays est devenu une grande nation. J'ai entendu certaines personnes parler d'un isolationisme canadien d'un genre particulier et il en sera sans doute question en cette enceinte. Cela est dû naturellement à ce que nous, Canadiens, n'avons pas ce qu'on pourrait appeler les ambitions normales d'une nation. Nous ne désirons pas de nouveaux territoires; nous voulons la paix et nous désirons laisser les autres pays en paix. Tout cela est fort bien, mais il y aurait autre chose à dire à ce sujet.

Que nous le voulions ou non, il est certain qu'à la suite de nos réalisations au cours de la guerre, des réalisations de nos forces armées, de nos économistes, de nos représentants diplomatiques, de nos hommes de science, le Canada est devenu beaucoup plus qu'un arrière-fief des Etats-Unis ou une dépendance occidentale de la Grande-Bretagne. Que nous le voulions ou non, les autres pays ont dû finir par nous regarder comme une grande puissance mondiale et nous sommes en droit d'espérer que de l'holocauste sortira un monde meilleur.

C'est là un fait reconnu plus universellement que quelques-uns d'entre nous ne l'imaginent. Nous nous trompons lorsque nous croyons que les grandes figures de la scène mondiale contemporaine arrêtent à Ottawa uniquement pour des raisons de politesse ou de convenance.

Comme pour toutes les grandes nations, nos obligations vont toujours augmentant. Nos ressources immenses au chapitre des denrées alimentaires, des minéraux, des produits forestiers et de l'industrie manufacturière nous obligent à faire en sorte que le reste du monde obtienne sa part des denrées nécessaires à ses besoins. Nous avons l'obligation morale de ne négliger aucun effort pour que les ententes et accords conclus aujourd'hui ne viennent pas, dans vingt ans, troubler la paix chère au Canada. Dans le domaine social, nous devons, comme nous l'avons toujours fait, tirer plein parti de l'esprit progressif de notre population pour introduire des réformes qui pourront servir de modèle à d'autres parties du monde. Sur le plan économique, nous devons prouver la valeur pratique de notre régime de liberté. Loin de nous rendre aux désirs de ceux qui réclament sa mise au rancart ou qui voudraient lui imposer de telles modifications, dans un sens ou dans l'autre, qu'il n'y aurait plus de liberté, nous devons chercher à nous donner un régime de plus en plus libre.